Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz

Band: 44 (1947)

Artikel: Un Musée-Laboratoire : le Musée des Arts et Traditions Populaires (Paris)

Autor: Rivière, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-114331

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un Musée-Laboratoire: le Musée des Arts et Traditions Populaires (Paris)

Par Georges Henri Rivière, Paris.

Le Musée des Arts et Traditions Populaires est l'institution d'Etat ayant pour domaine l'ethnographie de la France métropolitaine. Musée *stricto sensu*, il relève de la Direction des Musées de France. Centre de documentation, de recherche et d'enseignement, il s'apparente à l'établissement principal français de l'ethnologie générale, le Musée de l'Homme; — il collabore avec les Universités de province.

Je me propose d'esquisser ici un bref historique de ce musée, en distinguant successivement:

1. les circonstances préliminaires;
2. la période allant de la création du musée en 1937 au début de la 2me guerre mondiale;
3. la période située entre cet évènement et la Libération de la France;
4. la période actuelle.

1. Circonstances préliminaires.

Les institutions muséographiques de la France se répartissent principalement, pour ainsi dire dès l'origine et selon la terminologie courante, entre *musées*[1]) et *muséums*. Nos *musées* ont pour domaine l'art, l'archéologie, l'histoire; nos *muséums*, les sciences naturelles, Le Louvre et quelques autres *musées nationaux* de Paris et de province dominent les uns; le *Muséum national d'histoire naturelle* domine les autres. Entre musées et muséums, un *condominium*, la préhistoire, considérée par les uns comme un point de départ dans l'évolution des civilisations, par les autres comme étroitement solidaire de certaines disciplines de la nature: géologie, paléontologie, zoologie, anthropologie, etc. . . . L'ethnographie générale, elle aussi, eut pu occuper cette marge: des circonstances qu'il est hors de propos d'expliquer ici l'ont fait adhérer aux muséums.

Tel était en 1936, schématisé à l'extrême, l'état muséographique du pays.

---

[1]) Il existe en France environ 900 *musées*.

Quelle était, dans cette condition nationale des disciplines muséographiques, la part de l'ethnographie française, du folklore national? Avouons qu'elle était insuffisante en cette France qui, pourtant, dès le 18ème siècle avec la technologie des métiers populaires[1]), dès l'aube du siècle suivant avec les premières grandes enquêtes par questionnaires sur les patois, la littérature orale, les genres de vie[2]) avait jeté avant Grimm les bases d'une ethnographie européenne; cette France qui devait donner par la suite les Gaidoz, les Rolland, les Sebillot, les Saintyves et les Van Gennep[3]).

Certes, il s'était accumulé peu à peu, en de nombreux musées de province une masse d'objets folkloriques représentatifs de la maison, du vêtement, du travail, des coutumes, des croyances, le plus souvent mêlés à des fonds d'archéologie et d'histoire locale. Et il somnolait sous un linceul de poussière, avant que le Musée d'ethnographie du Trocadéro fut réorganisé, une salle d'intérieurs paysans et de poupées. Mais, en dépit de l'existence de deux excellents organismes scientifiques, la Société de folklore français[4]) et la Commission de recherches collectives[5]), aucun musée régional, aucune chaire, aucun laboratoire ne représentaient une branche aussi essentielle de l'ethnographie, celle-là même dont le domaine était notre pays, le folklore, l'ethnographie de la France. Cela alors que la révolution industrielle, commencée chez nous dès avant le milieu du XIXème siècle, ne cessait d'étendre son empire, dégradant de jour en jour, à une cadence accélérée, choses, moeurs et gens du vieux monde prémachiniste; et qu'en conséquence, un des secteurs les plus intéressants de notre «terrain» à la façon de la peau de chagrin du romancier, ne cessait de se rétrécir.

Des principaux facteurs en présence: fonds folkloriques des *musées* locaux, efforts privés, rien de vraiment stable, en

---

[1]) Description des arts par l'Académie royale des sciences; articles et planches relatifs aux métiers dans l'Encyclopédie de d'Alembert et Diderot. — [2]) Statistiques des préfets; questionnaires de l'Académie celtique. — [3]) La Bibliographie critique de 6510 numéros présentée par le Manuel de folklore contemporain dû à ce dernier auteur révèle l'importance de la littérature folklorique en France. — [4]) Fondée en 1928 sur l'initiative de Sir J. Frazer; premier président Nourry-Saintyves. — [5]) Fondée par M. Lucien Febvre, professeur au Collège de France et qui bénéficia du concours de MM. André Varagnac et Marcel Maget.

dépit d'un besoin explicitement proclamé[1]), n'était sorti. Il fallait pour tout déclancher, que surgit une conjoncture exceptionnelle: elle se produisit en 1936.

C'est alors en effet que fut entreprise, en prévision de l'Exposition internationale de 1937, la construction du nouveau Palais de Chaillot, circonstance que le Dr Rivet mit à profit pour rassembler les éléments jusqu'alors épars de l'ethnologie entre le Museum (anthropologie), l'ancien Trocadéro (ethnographie) et le quartier des Ecoles (Institut d'ethnologie). Au nouveau *Musée de l'Homme*, il fallait beaucoup d'espace et il devenait impossible d'y faire place, comme on y avait un moment songé, à l'ethnographie française.

Dans le même temps, voyageant en Hollande, M. G. Huisman, alors Directeur général des Beaux Arts, visita le beau Musée de plein air d'Arnhem et sa riche collection de moulins à vent; séduit par cette réalisation encore inconnue sous notre ciel, il nous demanda d'en étudier l'introduction en France. Nous l'acceptâmes d'enthousiasme, non sans bientôt nous convaincre, et convaincre l'initiateur, qu'une telle formation s'avérerait insuffisante s'il ne devait pas exister à Paris et lui servant de point d'appui, un musée systématique. Autre circonstance favorable, un espace libre s'offrait au Palais de Chaillot.

Il fallait encore déterminer l'appartenance administrative de l'organisme en création. Les Musées nationaux furent élus, en raison surtout de ce phénomène majeur: l'étroite imbrication, en ce pays d'ancienne civilisation à écriture, de l'art, de l'histoire, de l'archéologie et de l'ethnographie: imbrication dont les musées locaux, on l'a vu, nous offraient déjà l'image. Ainsi naquit, en 1937, le Musée des Arts et Traditions Populaires.

2. Première période.

Dès l'abord surgissent pour le nouveau Musée, du fait même de l'Exposition internationale, ces trois épreuves de force: l'organisation de grandes fêtes folkloriques et populaires, l'exposition de la maison rurale en France, le Congrès international de folklore.

Les fêtes folkloriques, dont la préparation fut confiée à

---

[1]) La Société de folklore français comptait parmi ses buts la création d'un musée de folklore.

la conservation du Musée furent un grand succès et nous en tirâmes aussi l'avantage d'une première et vaste prise de contact avec la France régionaliste[1]). L'exposition de la maison rurale, réalisée avec le concours du regretté Maître Albert Demangeon, nous donna l'occasion d'une première expression muséographique. Quant au Congrès, il put rassembler à l'Ecole du Louvre, grâce à la bienveillance de M. Jaujard[2]), l'élite des folkloristes du monde et des délégations officielles de plus de vingt nations [2 bis]) d'Europe et d'Amérique. Déjà s'ouvrait tout entier notre éventail: action folklorique, muséographie, recherche.

Deux fonds précieux constituèrent notre dot: les collections d'objets d'ethnographie française rassemblées depuis 1878 dans l'ancien Trocadéro; les archives de la Commission des recherches collectives[3]): collections d'objets et de documents qu'enrichirent bientôt les résultats d'une enquête sur l'ancienne agriculture qui nous procura, grâce au patronage du Ministère intéressé, les réponses de 90 départements; — ainsi que d'une mission d'ethnographie folklorique en Sologne, subventionnée par le Centre National de la Recherche Scientifique, dont les investigations portèrent principalement sur la maison rurale et le calendrier traditionnels[4]).

Mais notre effort le plus nouveau fut sans doute celui d'une mission d'ethnographie musicale en Basse-Bretagne (1939) dont l'objectif fut de conjuguer les disciplines de l'ethnographie, de la musicologie et de la linguistique et de noter

---

[1]) Je rends ici un pieux hommage à la mémoire de celui qui aida à nos débuts, J. Charles-Brun, fondateur du régionalisme. — [2]) Qui fut par la suite Directeur des Musées nationaux, l'actuel Directeur général des Arts et Lettres, et auquel nous devons tant pour le développement de notre Musée. [2 bis]) Ce fut pour notre jeune institution l'occasion précieuse d'inaugurer d'aimables et profitables relations de travail avec les savants suisses et, particulièrement, avec M. P. Geiger. — [3]) Nous devons les premières au Professeur Rivet, les secondes à M. Varagnac. Nos objets furent enregistrés et classés par Mme Agnès Humbert, et M. Louis Dumont, deux de nos collaborateurs de la première heure, cependant que M. Marcel Maget assumait la direction de nos services naissants de documentation et de recherche. — [4]) Les principaux agents en furent MM. Maget et Guy Pison; ce dernier inaugura alors pour nous la pratique de ces relevés d'architecture qui font l'orgueil de nos archives. Quant au calendrier traditionnel, on trouvera une première esquisse des résultats sous mon nom dans les travaux du 2me Congrès des Sciences ethnologiques et anthropologiques (Copenhague, 1938). M. Varaguac, alors Conservateur adjoint, prit part à cette mission.

avec précision et d'enregistrer des chants populaires par ailleurs étudiés en fonction de leur signification technique, sociale et idéologique: mission à laquelle nous dûmes notre première collaboration avec l'Université et dont les résultats importants seraient dès maintenant publiés si la santé d'un des principaux partenaires n'y avait fait jusqu'ici obstacle[1]).

Parallèlement au développement de ces tâches muséographiques et scientifiques, se déroulaient nos premières leçons à l'Ecole du Louvre, une chaire des arts et traditions populaires ayant été créée pour le Conservateur et son adjoint.

Les premières sirènes de la guerre mirent fin à cette mission; comme elles interrompirent — pour combien de temps encore — la fabrication des vitrines indispensables à nos galeries d'exposition, non encore aménagées aujourd'hui.

Du moins avions-nous, au terme brutal de cette première période, constitué nos premiers fonds[2]), manifesté notre vitalité, rayonné. Bien mieux, à la faveur d'expériences variées, et bien que celles-ci, trop souvent encore, fussent dictées par l'actualité, nous avions dès lors affirmé notre conception globale de l'ethnographie, une ethnographie technique, sociale, idéologique: cédant en cela aux enseignements de ceux que le Musée des Arts et Traditions Populaires se reconnaît pour maîtres: Marcel Mauss, Paul Rivet, Lucien Febvre.

3. Deuxième période.

Ce fut d'abord la torpeur, une torpeur angoissée. La plupart des hommes aux armées, les femmes en grand nombre mobilisées par des tâches sociales, les locaux en partie réquisitionnés, les collections les plus précieuses évacuées. La flamme allait-elle s'éteindre? Une première fois, durant la *drôle de guerre*, Mme Agnès Humbert put faire rouvrir la biblothèque, bientôt tragiquement refermée avec l'occupation de Paris[3]).

---

[1]) M. l'Abbé Falc'hun, linguiste actuellement chargé de cours de langues et littérature celtiques à l'Université de Rennes. Mlle Claudie Marcel-Dubois, chargée de mission du Musée, en fut la musicologue. — [2]) Dès lors était ouverte au public notre Bibliothèque, régie par Mlle Friedmann. Notre photothèque et nos archives débutantes étaient confiées à Mlle Alcan. Un fichier d'environ 2000 correspondants était dressé par M. Marc Leproux. — [3]) MM. Maget, Pison, Dumont furent alors faits prisonniers.

Peu de semaines après, néanmoins, nous reprenions ensemble le schéma descriptif, salle par salle, vitrine par vitrine, de nos futures galeries d'exposition. C'était surtout un acte de fois dans notre renaissance. A vrai dire, nous végétions.

En 1941, cependant, se manifestaient les premiers signes de la renaissance espérée et cela, de façon fort inattendue.

Un Français courageux, Edmond Humeau, eut l'audace de se faire attribuer dans les services de «lutte contre le chômage» du Ministère du Travail, une sorte de dictature occulte sur le chômage intellectuel. Des «chantiers» furent institués, dans lesquels s'abritèrent à qui mieux mieux, à l'aide de papiers de complaisance, des réfractaires au travail forcé et des persécutés raciaux ou politiques. Jusqu'à cinq de ces «chantiers» furent institués dans notre musée et permirent, non sans qu'ils répondissent à l'attente généreuse d'Edmond Humeau, d'assumer des tâches scientifiques importantes, avec le concours d'un comité directeur dont firent partie avec Maget et moi, le folkloriste P. L. Duchartre[1]) et les architectes Guy Pison et Urbain Cassan. D'importants crédits furent disponibles pour la rétribution et les déplacements des enquêteurs.

Quatre séries de recherches furent principalement entreprises: les trois premières, intéressant la civilisation matérielle, sur l'architecture rurale, l'équipement domestique et les techniques artisanales; la dernière sur l'art et la littérature populaires.

Architecture rurale.

Une vingtaine, puis une quarantaine de jeunes architectes furent envoyés dans tous les départements alors accessibles, pour étudier sur place les maisons rurales traditionnelles, considérées en fonction du milieu géographique, des genres de vie, des conditions techniques, sociales et idéologiques.

Issues de journaux de route, de croquis et de photographies, plus d'un millier de «monographies» furent établies dans 86 départements, complétées d'épures dont les calques sont conservés en archives avec les documents de base.

Nous avons pu recouper ainsi selon la méthode ethnographique, dans un grand nombre de cas, les observations des géographes et confirmer que l'apparente stabilité de la

[1]) actuellement Inspecteur principal des musées.

civilisation rurale recouvre une constante évolution: évolution complexe dont les cadences variables, engendrent des décalages de fonctions et de styles.

Equipement domestique.

Une équipe dont l'effectif a suivi la même courbe, composée de techniciens sortis des écoles d'art appliqué, s'est consacrée à l'étude du mobilier rustique traditionnel dans les mêmes régions. Plus de 13,000 monographies de meubles ont été ainsi produites auxquelles s'ajoutent quelques milliers de fiches iconographiques sur les ustensiles domestiques par ailleurs répertoriés en près de 20,000 fiches sous la direction de Mlle Tardieu.

Il résulte de cette enquête sans précédent en France que la répartition des styles régionaux de la dernière période prémachiniste est à revoir et qu'elle ne correspond pas aux grandes divisions provinciales; — que deux grands styles classiques, le Louis XIII et le Louis XV, ont exercé à retardement une influence plus durable que les autres, d'ailleurs curieusement répartie; — et qu'un grand nombre de types de meubles n'ont fait leur véritable entrée dans la société rurale que vers le 2ème tiers du 18e siècle.

Techniques artisanales.

Ici il s'est agi non plus d'enquêtes extensives dans toutes les régions, mais d'enquêtes intensives sur quelques points repérés à l'avance, confiées non plus à des techniciens, mais de préférence à des ethnographes débutants ou éprouvés. M. Maget a pu ainsi obtenir de précieuses monographies technologiques sur des centres traditionnels de poterie et de métallurgie dont les processus de fabrication ont donné lieu à de nombreux dessins cotés très soigneusement élaborés.

Art et littérature populaires.

Des méthodes comparables ont été appliquées à une enquête très poussée sur les théâtres populaires de marionnettes en France: leurs exploitants sont aussi décorateurs, fabriquants de marionnettes et d'accessoires, et interprètes — improvisateurs de textes dont ils sont les auteurs ou les adaptateurs.

Quant à la littérature populaire, une résolution du Congrès international de folklore (1937) a donné lieu dès 1941, à l'ouverture d'un répertoire des types de contes populaires

français, groupés selon les normes préconisées par A. Aarne et S. Thomson: travail exécuté par Mlles Edith Mauriange et Ariane de Felice.

Cette dernière s'est aussi livrée à la récolte directe de matériaux de littérature populaire, notamment en Vendée et dans le Berry, à savoir des contes et chansons dont les éléments du plus grand intérét dialectologique ont été notés phonétiquement[1]): travail dans lequel Mlle de Felice bénéficia parfois, au point de vue musicologique, de la collaboration de Mlle Claudie Marcel-Dubois, laquelle procéda en ces circirconstances et en d'autres à maints enregistrements phonographiques de chant et de musique.

4. Période actuelle.

L'armistice ne mit pas fin aux «chantiers» qui, en perdant leur principale raison d'être, la résistance au travail forcé, poursuivirent un certain temps encore leurs activités. Mais un moment vint où celles-ci, du fait de la reprise économique, durent cesser. Le Musée put heureusement consolider certains postes essentiels, notamment celui du nouvel adjoint, M. Marcel Maget, devenu entre temps Directeur du Laboratoire d'ethnographie française[2]) et Professeur d'ethnographie française à l'Ecole du Louvre[3]), cependant que deux grandes perspectives nouvelles s'ouvraient à nous: la réforme systématique des musées de province, le développement des centres ethnographiques régionaux en relation avec les Universités: perspectives qu'on doit surtout à l'esprit de décentralisation culturelle qui anime nos constituants, nos gouvernants et nos grands administrateurs.

La réforme de ces musées a pour principes la revalorisation des fonctions des conservateurs, désormais choi-

---

[1]) En 1942, sous la présidence de M. Mario Roques et sur l'initiative du Musée des arts et traditions populaires, une commission de linguistes et d'ethnographes procéda à l'unification de certains systèmes de notation. — [2]) La création dans le Musée même de ce Laboratoire, réalisée en 1945, était à elle seule tout un programme: notre parti fut pris de compléter l'institution d'un centre de documentation (bibliothèque de 18,000 volumes photothèque de 70,000 clichés, calcothèque de 30,000 dessins, archives, phonothèque, etc...) et de l'articuler à une activité de recherche. — [3]) En outre, à partir de 1947-48, une option «ethnographie française et européenne» dont les cours seront professés par M. Maget, assisté de M. L. Dumont, est admise à l'Institut d'ethnologie do l'Université de Paris.

sis sur une liste d'aptitude; la répartition hiérarchique des établissements en musées «classés» et «contrôlés», ceux-ci étant appelés dès que les circonstances le permettront, à passer sous le contrôle de ceux-là; le développement du rôle social et éducatif des musées, sur des bases scientifiques; et surtout une évolution des programmes selon un plan d'ensemble et en fonction des caractéristiques et des richesses locales: principes qui donnent une grande chance à l'ethnographie régionale, appelée à refléter les visages de nos terroirs «variés», — et qui permettent aussi au Musée des Arts et Traditions Populaires d'être le guide légitime de nombreux musées locaux[1]).

Les nouveaux centres ethnographiques, qui s'instituent peu à peu dans chaque région académique, apportent à notre science en marche, encore insuffisamment équipée en personnel, le concours d'universitaires dont les disciplines s'apparentent à la nôtre: géographie humaine, histoire sociale, dialectologie. C'est par exemple, à Caen, auprès de la chaire d'histoire de Normandie, un musée d'histoire et d'ethnographie de la province, d'où rayonnent déjà des enquêtes collectives; — à Toulouse, un Laboratoire d'ethnographie régionale dans le cadre de l'Institut d'études occitanes; à Strasbourg un Laboratoire d'ethnographie régionale dans le cadre de l'institut d'études alsaciennes et Laboratoire auquel sera dévolu le rôle d'étudier des phénomènes de marge entre civilisations. Ces centres dépendent d'un organisme local, de préférence institut universitaire, non sans fonctionner en étroite relation avec notre Musée, dont ils adoptent les méthode et propagent les enquêtes et avec lequel ils échangent les résultats du travail en commun. On peut espérer que d'ici quelques années un tel réseau sera achevé et qu'une quinzaine au moins de laboratoires régionaux, fédérés sous les auspices de notre Musée et de son Laboratoire d'ethnographie française, permettront à notre science, d'ailleurs stimulée par l'inlassable activité d'Arnold Van Gennep, de rattrapper tout le temps perdu et d'élaborer bon nombre de ces monographies synthétiques de groupes humains qui sont la fin suprême de l'ethnographe.

Cet avenir heureux sera sans doute rapproché grâce à la création récente de la Société d'ethnographie française

[1]) Il y a environ 900 musées de province dont près de 600 possèdent des fonds d'ethnographie française.

laquelle, comme la défunte Société de Folklore français, a fixé son siège social dans notre Musée. Réunissant dans son conseil les représentants des centres ethnographiques régionaux, elle s'organise sous l'égide de son jeune et dynamique Président, le Professeur Michel de Bouard, un des plus brillants élèves de Marc Bloch. Son «Mois d'ethnographie française» [1]), ses séances, ses colloques, ses congrès à Paris et en province, ses «Annales», vont établir entre ses membres, animés d'un même idéal, des liens sans cesse plus étroits; ils nous procureront, renforcés par notre Musée, ces contacts avoc la science étrangère, qui ne peuvent que stimuler nos progrès.

[1]) Périodique paraissant 10 fois par an et complété chaque année d'un fascicule de tables.

Gli studi del folklore italiano nell'ora presente.

Di Raffaele Corso, Napoli.

Col crollo del vecchio regime il Folklore acquista in Italia la sua indipendenza.

Il Comitato Nazionale delle Arti Popolari, che si era costituito in seno all'Opera Nazionale Dopolavoro, con l'intento di promuovere e disciplinare le ricerche delle tradizioni popolari, non esiste più; come non esistono i Comitati regionali, che subordinatamente a quello centrale, concorrevano ad organizzare mostre e spettacoli, ed a richiamare in vita feste e giostre, processioni, caroselli, disfide ed altre tipiche manifestazioni, già da tempo decadute o scomparse.

Lo stesso bollettino *Lares*, che era l'organo scientifico del predetto Comitato, non si pubblica più, dal febbraio 1943; mentre si dilegua l'eco dei Congressi di Firenze (1929), di Udine (1931), di Trento (1934), di Venezia (1940) e dei voti in essi formulati, tra cui quello che indusse il Partito a vietare l'uso del termine *Folklore*, perchè estraneo alla lingua italiana, proponendo, in sua sostituzione, l'appellativo *Popolaresca*.

Infranti i vincoli, che il Comitato Nazionale delle Arti Popolari e i suoi molti organi periferici avevano creato in ogni angolo della penisola, rendendo con la loro opera meno agevole, se non difficile, lo svolgersi delle ricerche, che non